

L'INSOUCIANCE PICARESQUE DE BUCAREST

Jean-Jacques WUNENBURGER
Université de Lyon 3, France
Centre Gaston Bachelard de recherche
sur l'imaginaire et la rationalité
jean-jacques.wunenburger@wanadoo.fr

Abstract:

Are foreign travel writers not the best positioned to capture, through their curious and nomadic gaze, the soul of a capital and its people? In the 1930s, Paul Morand, who would later become France's ambassador in 1943, brought back from his stays in Romania a series of postcards depicting a country between the West and the East, as well as informed and endearing reflections on the Romanian soul. In doing so, he developed a myth-analysis of Bucharest that achieved well-deserved renown.

Keywords:

Bucharest, francophonie, royal family, gardens, character of the people.

L'image française de la Roumanie, brouillée par la chape de plomb totalitaire, gagne à être étudiée dans la première moitié du XXe siècle, qui a su en dresser un portrait flatteur à la mesure de l'influence que la France avait encore en cette région balkanique. On dispose d'une exemplification talentueuse chez un observateur diplomate, fortement impliqué, futur ambassadeur de France en Roumanie, et qui avait épousé une roumaine, Hélène Chissoveloni, en l'occurrence l'écrivain Paul Morand. Son essai sur Bucarest, paru dès 1935¹, où il reviendra comme ambassadeur en 1943 allie un souci d'historien, ouvert à une compréhension empathique de son objet, et un goût, fait de brillant et de légèreté, pour ce peuple qui l'alimente en exotisme salubre, lui qui s'est complu pendant des décennies à voyager à travers le monde en dandy, avec une élégance un peu condescendante, façon « fin de siècle ».

¹ Paul Morand, « Bucarest », in : *Voyages*, Bouquins, Paris : Robert Laffont, 2002 p 573 sq. La première édition a été publiée chez Plon en 1935.

Ce tableau de Bucarest, intégré à une longue présentation de l'histoire de la Roumanie, se révèle minutieux, plein d'observations attentives et documentées pour comprendre un peuple et son milieu, mais aussi engagé subjectivement, plaidant chaleureusement pour une défense des relations franco-roumaines, et se prévalant de ses affinités politiques avec le régime monarchique, puisque les pages les plus généreuses concernent la famille royale, dont il brosse un portrait intimiste. Dans ces pages légères et justes, P. Morand parvient à restituer quelques « instantanés de la ville » (page 75), à peindre de manière harmonieuse un pays encore rural, avec sa capitale bon enfant, aux mœurs picaresques, animée cependant par une vie mondaine voire aristocratique, dans laquelle il est particulièrement à l'aise, et qui lui sert assurément de lunettes pour découvrir le charme roumain, incarné en particulier par le rayonnement esthétique et politique de l'orthodoxie.

Indépendamment de la valeur historique du livre, qui déroule dans sa plus grande partie une chronologie détaillée de l'histoire roumaine, plusieurs passages permettent d'abord aux lecteurs peu informés, de se familiariser avec les grandes étapes des relations franco-roumaines et de découvrir le bilan mitigé de leur état dans l'entre-deux guerre. P. Morand évoque, entre autres, l'invasion des Français à la fin du XVIII^e siècle, le succès remporté par le théâtre français dans la capitale (p. 615-616), puis décrit les séjours parisiens des Roumains après la révolution de 1848, chez Madame Quinet par exemple (p. 618-619). On retiendra en particulier le croquis, bien enlevé, sur l'ambiance de l'*Athénée Palace* de Bucarest où « tout vous parle de la France » (p. 655), le récit des frasques de « Rose Pompon », amie de célébrités du temps (A. de Musset, par exemple) et qui défraya la chronique mondaine à Bucarest et Paris, où elle fut victime de cabales relayées par Napoléon III (p. 659), les notations humoristiques sur l'influence de la langue française dans les néologismes de la langue roumaine (p. 648). P. Morand se félicite tout particulièrement de la persistance du français, constatée en 1934, malgré déjà les concurrences de l'allemand et de l'italien (p. 674-675), tout en faisant écho aux agacement des Roumains devant la politique surtout commerciale et financière de la France, qui les desservirait (p. 703).

*« Nous aurons encore quelques temps l'orgueilleux plaisir
d'entendre des Roumains de qualité comme Monsieur Philippide, le
traducteur de Baudelaire, M. Sadoveano, le célèbre auteur
dramatique, M. Densushianu, le savant philologue et bien d'autres,*

célébrer nos écrivains en français qu'aucun français ne pourrait parler plus purement » (p. 675).

Plus typiques et attachantes sont les pages dans lesquelles Morand livre ses confidences sur ses amitiés et affinités avec la famille régnante, qui lui semble incarner une sagesse politique typiquement roumaine, qu'il retrouve d'ailleurs dans la typologie psycho-culturelle du peuple, comme en témoigne cette belle page du voyage vers Balcic pour y rencontrer la reine Marie :

« Je garde un merveilleux souvenir de quelques jours passés chez la souveraine au bord de la mer Noire, à Balcic, il y a cinq ou six automnes. Dans ce village roumain, perdu près de la frontière bulgare, où se dressent encore des minarets, le jardin anglais de la reine Marie descend jusqu'à la mer. Les graines de chez Sutton, sous ce soleil torride, ont jailli de mai à octobre en fusées réglées pour éclater à chaque saison.

Quel spectacle que cette féerie britannique de couleurs au milieu du désert ! Je pensai à Malte, à Gibraltar, où les tommies arrivent à faire pousser du gazon sur le ciment salé d'embruns. Après la Dobroudja, immense plaine bossuée çà et là d'anciens tombeaux scythes, mamelons couverts parfois d'une herbe jaune, une herbe de commencement du monde, après ces collines qui sont les plus vieilles du globe, après la traversée cahoteuses de villages où les femmes tartares, à pantalon bouffant, se cachent encore la bouche par pudeur islamique, où les enfants tondus grouillent comme des porcelets, le sol s'était effondré soudain et le petit village de Balcic m'était apparu dans le creux de la falaise.

Sous un crépuscule lilas, au fracas frais d'une cascade tapissée de parietaires, au bas d'un escalier en chicane aux dalles disjointes, ma chambre s'ouvrait dans le roc qui soutenait deux anciens moulins turcs, aménagés en bungalows. Amenée par de minuscules canaux, l'eau chantait de terrasse en terrasse, baignant les fleurs. Je vois encore la haute silhouette mauve de la reine Marie arrêtée au bout d'une allée » (p. 625).

Véritable page d'anthologie où paysage, histoire et institutions de Roumanie se croisent, témoignant aussi de la séduction opérée par cette femme forte et protectrice sincère de son peuple. D'autres pages déploient une peinture chaleureuse de la ville, à la fois récit de voyage, écriture de guide touristique cultivé et notations d'anthropologue qui a beaucoup voyagé. On est en présence d'un grand nombre de scènes de genre, de descriptions de

lieux et de quartiers, de croquis de personnages sur le modèle de la peinture hollandaise, véritables miniatures animées de couleurs et de bruits.

Ces descriptions brillantes forment une véritable mythanalyse culturelle du Roumain qui délecte l'auteur, le détend ; le réconcilie avec l'optimisme (sur fond de caractère hautain et acerbe). Pays de l'entre-deux, la Roumanie développe chez ses habitants une légèreté insouciance, un peu cynique. Morand restitue particulièrement bien la personnalité suggestive de l'intelligentzia roumaine, à bien des égards surprenante.

« Les spéculations abstraites ne semblent pas les passionner ; je n'ai pas deviné chez eux de réelle préoccupation politique religieuse ou métaphysique et les chemins qui tendent vers l'absolu les attire médiocrement. Les Roumains sont réalistes et polémistes ils sont même merveilleusement doué pour la polémique. Leur drôlerie leur verbe leur mort dans leur rapidité leur bon sens cynique les rendent redoutable il n'est pas facile de tenir sa place dans une discussion entre Roumains. Aussi sont-ils d'excellents journalistes aussi leurs intellectuels fonde-t-il des journaux ou la politique tient presque toute la place si c'est trois » (pp. 673-674).

Bien plus les Roumains ont, à la manière des Écossais, une aptitude rare à l'excentricité, à l'extravagance, à l'insularité morale, ce que Morand décrit par une gamme d'anecdotes, qui le rend proche en ces pages d'un Tocqueville ou d'un Montesquieu décrivant les mœurs de leur temps.

« En Roumanie ni la religion qui a peu de prise sur les vies ; ni l'éducation qui n'en n'a guère (ce qui ne veut pas dire que ce peuple, beaucoup moins éduqué que nous, soit plus mal élevé ; je lui trouve au contraire une politesse native que nous pourrions lui envier), ni les contraintes sociales très réduites dans un pays où il y a place pour tous et où le coude à coude est inconnu, ni l'appareil de lois tempéré par la douceur des mœurs, ni l'opinion publique dont les éclats se dissolvent vite dans l'indulgence générale ne pèsent sur les individus et ne les empêchent de se développer selon leur type et même de l'exagérer jusqu'au tic et à la manie » (p. 686).

Cette magistrale analyse du tempérament roumain met en valeur la bonne humeur, l'élasticité, le sens de l'éphémère, le fatalisme du transitoire (p 709), l'ironie à la française, le pragmatisme poussé jusqu'à la

complaisance, à la corruption, la mentalité bonhomme qui surmonte les malheurs, accepte l'austérité, l'esprit nomade enfin.

« Ces fils de Rome n'ont pas hérité de la rigidité romaine : chez eux rien ne marche droit, tout va de travers, la politique et les rues, les habits et les autos, les trottoirs se gondolent, les chaussées se soulèvent comme les dalles du jugement dernier ; édifications et écroulements se succèdent parmi les quartiers inertes ou exaltés ; ...A Bucarest, hier est vite oublié, aujourd'hui est sans valeur et le seul mot qu'on vous réponde et que finissent par apprendre, la rage au cœur, après de longues stations dans les ministères, l'Américain ou le Suédois qui s'y sont égarés dans l'espoir de quelque concession ou de quelques adjudication c'est « mâine », c'est-à-dire demain » (pp. 713-714).

C'est bien pourquoi pour Morand, aller en Roumanie c'est faire « une cure d'insouciance » (p 710), puisque *« la Roumanie n'est pas un pays toxique ; ses plaies sont offertes au soleil ; la pluie du ciel, la pleine lumière, la poussière des grands chemins sont ses meilleurs pansements ; sa guérison est confiée à la grâce de Dieu et à l'indulgence du diable »* (p. 710)

Ainsi Morand, à travers cette carte postale d'une belle écriture matinée de sensibilité, nous semble avoir saisi avec finesse et subtilité un pays et son âme. Il se montre comme bien d'autres séduit à la fois par la rationalité latine, colorée à la française, et par le charme du fatalisme oriental, lesté par un imaginaire archaïque qui remonte à une histoire agitée, à un peuple de paysans très orientaux, à une légèreté typique de l'Europe centrale, dont la Roumanie serait le centre.

La Roumanie apparaît ainsi comme un espace culturel de l'entre-deux, non seulement mitoyenne entre Occident et Orient mais sachant préserver les deux formes d'ethos civilisationnel que sont la rationalité et l'imaginaire. Sa francophonie et sa francophilie, greffées sur une latinité ancienne, l'ont familiarisée avec le rationalisme voire le cartésianisme, mais son enracinement dans un fonds historique pré-chrétien, tamisé d'orientalisme turc et au-delà, lui a légué un capital de rêves, de symboles et de mythes qui la mettent à l'abri de l'histoire orientée par la seule raison.

Cet entrecroisement original confère à la Roumanie une double face, archaïque et moderne, de progrès et d'ahistoricisme, de liberté et de destin,

qui constitue un patrimoine unique dont l'Europe à venir aura tout à gagner ; Depuis Morand, bien des Français y ont découvert ce charme discret où malgré les tragédies de l'histoire récente, on peut y goûter une gaieté nostalgique teintée d'authenticité inexpugnable.

C'est pourquoi nous tenons toujours pour vraie cette conclusion :

« La leçon que nous offre Bucarest n'est pas une leçon d'art mais une leçon de vie ; il enseigne à adapter à tout, même à l'impossible, il incarne sous ce rapport l'âme d'un peuple dont la patience est infinie, sublime comme celle des bêtes, et dont l'indulgent optimisme a inventé ce dicton « Grand est le jardin du bon Dieu ». Capitale d'une terre tragique où souvent tout fini dans le comique, Bucarest s'est laissée aller aux événements sans cette raideur, partant sans cette fragilité que donne la colère. Voilà pourquoi à travers la courbe sinueuse d'une destinée picaresque Bucarest est resté gai. » (p. 714).